



Numéro 47

La Plume

Avril 2024

www.laplumedauphine.fr

La vague

Édit'eau

Partir. Revenir. Partir. Revenir. Ce mouvement d'infini caractérise la vague. Ces masses d'eau se forment en continu et avancent pour s'échouer sur la côte. Les vagues vont de l'avant et emportent tout dans leur courant. Sans distinguer entre joie et tristesse, la vague emporte. Elle ramène autant des coquillages sur une plage de sable fin que des débris créés par un tsunami. Elle évoque autant la poésie aquatique que les désastres marins. Ainsi, la vague et les vagues s'incarnent dans une idée de force motrice, ni mauvaise ni bonne. La vague revient à l'infini et nous propose un aperçu de la vie de l'océan. C'est à nous de recevoir le contenu de la vague pour le meilleur et pour le pire. Dans ce numéro La Plume vous propose ainsi de vous immerger dans les différentes réalités que peuvent prendre la forme de l'eau des vagues. Que cela soit par le déessallement de l'eau de mer, les vagues de populisme ou encore les torrents de fast fashion, vous découvrirez ce que peut cacher le creux des vagues.

La Plume espère que vous saurez vous plonger avec sérénité dans ce dernier numéro de l'année et que vous pourrez, peut-être, entendre au loin le bruit des vagues annonciatrices des vacances.

Alexandre Da
L3DGP
Rédacteur en Chef

DIRECTRICE DE PUBLICATION : JEANNE POËNCIN-BURAT
RÉDACTEUR EN CHEF : ALEXANDRE DA

MISE EN PAGE
WILHEM GODEAU

— CONSEIL D'ADMINISTRATION —
PRÉSIDENTE : JEANNE POËNCIN-BURAT
SECRETAIRES GÉNÉRALES : JUSTINE BERNARD
TRÉSORIÈRE : LEAH KALOUSDIAN
RESPONSABLE TECHNIQUE, COMMUNICATION ET CRÉATION :
WILHEM GODEAU
RÉDACTEUR EN CHEF : ALEXANDRE DA

— L'ÉQUIPE —
ALTUN MERIVAN, AMBROSINO NOA, BELAICHE RYAN, DEBURE CLARA, DIJKMANS IEVA, DUCHEMEMIN ANAE, GABLE PAULINE, GUAZZELLI CAMILLE, ISSELNANE MANEL, LAMBERT ANTOINE, MARIE VICTOIRE, MILAN JEANNE, MORALES JEAN-LUCCA, NGUYEN VAN TUYEN PERRINE, NOIRÉ ABIGAEL, PETIT KIKI, QUARTIER SOPHIE, RANDRIANASOLO HASIN' NIAINA, STERN LENA, TROYER-COULLET LOUANE

— NOS PARTENAIRES —

Dauphine | PSL 
UNIVERSITÉ PARIS

Financé par la
cvec

Sommaire

DAU TALK page 4

- "C'est avant tout pour montrer qu'on est là"

DOSSIER page 5-9

LA VAGUE

- die Welle : Une troisième vague autoritaire
- Populismes : le retour de la vague ?
- Vague de Chaleur / Paris
- Le vague de l'horoscope, ou l'effet Barnum
- Les mille et une couleurs de la nouvelle vague

INTERNATIONAL page 10

- Le dessalement c'est la mer à boire !

DÉBATS page 11

- Vagues dévastatrices de la fast fashion

DÉCRYPTAGE page 12 -13

- La vague toxique de la « hustle culture »
- Comment la vague #MeTooGarçons permet-elle de briser l'omerta des violences sexuelles faites aux hommes ?

CULTURE page 14

- Le raz-de-marée culturel japonais porté par « la Vague » d'Hokusai

SPORT page 15

- La vague du surf déferle aux Jeux de Paris



NOUS CONTACTER !



www.laplumedauphine.fr



contact : laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !



La Plume



laplumedauphine



@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal. - ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

“C’est avant tout pour montrer qu’on est là” : Anaïs et Marius reviennent sur la création de l’Association de Sciences sociales de Dauphine - PSL



Crédit : Associations de sciences sociales - Dauphine/PSL

121 associations généralistes ou de filières peuplent déjà le paysage de Dauphine en couvrant de nombreux sujets des plus variés. Mais il en manquait un : les sciences sociales. Pour contrer cela, près de 50 étudiant.es ont décidé de prendre les choses en main, et annoncent la création prochaine de l’Association de Sciences sociales de Dauphine - PSL. Parmi eux, Anaïs, LISS ÉCO, et Marius, M1 Sciences économiques et sociales. La Plume les a rencontrés pour évoquer ce projet inédit.

“Comment avez-vous décidé de créer une association de sciences sociales ?

Anaïs : La création d’une association en sciences sociales a toujours traîné dans ma tête depuis que je suis arrivée en septembre à Dauphine. Et ce projet a émergé de plusieurs discussions entre élèves, c’est vraiment une initiative étudiante.

Marius : J’ai été mis au courant par une élève de ma classe. Elle m’a parlé d’un projet de regroupement des étudiants en sciences sociales donc j’ai intégré le groupe whatsapp. Je me suis dit que ce serait une bonne idée avant tout pour montrer qu’on est là.

Pouvez-vous présenter cette nouvelle association ?

Anaïs : L’association repose sur trois piliers principaux. Déjà l’intégration, c’est-à-dire permettre aux nouveaux arrivants en sciences sociales de se repérer et de rencontrer du monde. Les étudiants de LISS ou en Master ne viennent pas forcément de Dauphine et sont peu orientés ou intégrés en début d’année.

Marius : Le deuxième projet est la revalorisation des sciences sociales à Dauphine. L’idée c’est d’essayer par des conférences et des événements de montrer la présence des formations en sciences sociales à Dauphine.

Anaïs : Et enfin l’association sera là pour aider les étudiant.es sur les questions d’orientation. On a aujourd’hui très peu d’informations sur les masters, les parcours, et les offres professionnelles. Avec cette asso, on crée un réseau d’entraide entre les étudiant.es d’années différentes. Et au-delà de ces points, c’est aussi pour simplement créer du lien entre les personnes qui font des sciences sociales à Dauphine.

“ C’est aussi pour simplement créer du lien entre les personnes qui font des sciences sociales à Dauphine. ”

Qui pourra y rentrer ?

Anaïs : L’association englobe tous les parcours de LISS et les Masters Politiques Publiques et Sciences Économiques et Sociales. Donc c’est principalement pour ces étudiant.es là.

Marius : Mais elle ne sera pas fermée aux étudiant.es qui ont un intérêt, en dehors de leur filière, pour les sciences sociales, comme les première ou deuxième années de Licence. Il n’y a aucun prérequis pour pouvoir entrer dans l’association, ou même assister aux événements.

Où en est la création de l’association ?

Marius : On est au stade de faire des réunions entre étudiant.es pour pouvoir définir les statuts, puis créer les dossiers à déposer à la préfecture, et enfin à l’administration de Dauphine.

Anaïs : Un questionnaire est en train d’être passé aux étudiant.es pour savoir quels sont leurs besoins et ressentis. On a aussi le soutien de certain.es doctorant.es de l’IRISSO, ce qui nous permet de créer du lien entre les étudiant.es et les chercheur.es. Une boîte à idées va aussi circuler pour pouvoir orienter nos actions et nos événements en fonction.

Marius : Si tout se passe comme prévu, l’association devrait ouvrir d’ici la fin de l’année.”

Pour plus d’informations, n’hésitez pas à contacter l’association par mail : assosciencessocialesdauphine@gmail.com

Vous pouvez aussi scanner le QRcode ci-dessus pour intégrer directement le groupe whatsapp !

JEANNE POËNCIN-BURAT
M1POP

die Welle : Une troisième vague autoritaire



Crédit : wikimedia commons

Croyez-vous qu'un régime autoritaire puisse encore de nos jours prendre racine après toutes les horreurs révélées par la seconde guerre mondiale ? Impossible me direz-vous. « Nous avons appris de nos erreurs » me répondraient d'autres. Seulement, en êtes-vous vraiment certains ? La Vague vous prouvera sans doute le contraire !

Vous vous demandez peut être quel est le lien entre le totalitarisme et une vague... Il s'agit en fait d'une expérience menée à la fin des années 1960 par Ron Jones, un professeur de lycée américain. A l'occasion d'un cours portant sur l'Allemagne nazie, il ne parvient pas à répondre aux élèves se demandant comment la population avait pu laisser agir. Lui vient alors l'idée d'une mise en situation réelle. Sans en avertir les élèves, il crée « la troisième vague ».

L'objectif de l'expérience est de montrer que même dans une société démocratique, marquée par les horreurs de la seconde guerre mondiale, un régime autoritaire pourrait très facilement émerger.

En 2008, le film éponyme La Vague (die Welle en allemand) adapte sur grand écran l'expérience. Dans l'œuvre cinématographique de Denis Gansel,

l'expérience est menée par un professeur nommé Rainer Wenger, à l'occasion d'une Projektwoche, traduisez : semaine à projet. L'expérience originale tenait elle aussi sur une semaine.

Nombre de dirigeants autoritaires sont arrivés légalement au pouvoir. Dans le film, le professeur entend montrer à ses élèves qu'aujourd'hui encore un homme serait capable de susciter la même adhésion.

Rainer Wenger ne force personne : les élèves voulant suivre un autre projet sont libres de changer de groupe. Premier constat : peu d'élèves suivent ce chemin. Voilà déjà une première forme d'adhésion volontaire...

De manière autoritaire, l'enseignant se positionne en chef incontesté et incontestable. A ceux qui sont séduits par l'idée, il impose les éléments d'une dictature : discipline stricte, slogan scandé sur commande, signe gestuel de ralliement au leader etc...

Tout comme dans le cas des totalitarismes ayant réellement existé, il faut noter que peu de personnes osent aller contre le mouvement : il y a bien deux filles qui perçoivent le danger d'instaurer une dictature, quand bien même elle serait expérimentale et temporaire, au sein de l'école. Leur voix n'aura donc que peu de force pour dissuader

les convaincus. Car ces derniers sont nombreux ! Comme quoi, le professeur explique brillamment que le minimum d'autorité conféré à l'individu - dans son cas celle de l'enseignant - peut être aisément catalysée et tournée à l'extrême.

Le film illustre également le fait que des personnes, auparavant marginalisées, parviennent à se trouver une place plus valorisée dans un système dictatorial qui les intègre. C'est le cas du jeune Tim, un ado laissé de côté par ses camarades, qui se forge une place de premier ordre dans cette autocratie éphémère : il s'auto-désigne garde du corps de son enseignant tyrannique.

La Plume ne tient pas ici à vous spoiler l'issue du film. Toutefois, l'expérience montre qu'une dictature, même à ses balbutiements, peut solidement s'ancrer dans les mentalités.

Au troisième jour, la persécution des réfractaires débute, et les adhérents à « la vague » s'en prennent aux élèves qui se refusent à l'expérience, ou dénoncent ceux qui malmènent les règles édictées.

Tout comme dans l'expérience de Ron Jones, la vague échappe au contrôle de son lanceur : comment arrêter le mouvement avant qu'il ne soit trop tard ? Car en ville déjà, le bruit se répand, des élèves vont trop loin et débute la propagande caractéristique d'un tel régime...

On vous rassure, aucune dictature n'est véritablement née de telles expériences.. Cependant, ces mises en situation illustrent bien que l'autoritarisme peut s'ancrer rapidement et largement. Difficile à entendre... surtout pour les personnes liées aux élèves impliqués, ou encore la hiérarchie professorale, qui craint que d'autres enseignants, avec des intentions beaucoup moins louables que la science, ne tentent l'expérience... C'est sans doute cela qui explique que les autorités américaines n'aient pas tellement souhaité communiquer sur le sujet...

“ **Même dans une société démocratique, marquée par les horreurs de la seconde guerre mondiale, un régime autoritaire pourrait très facilement émerger.** ”

JUSTINE BERNARD
L2 LSO

Populismes : le retour de la vague ?



Crédit : culturalcurrents.institute

On entend souvent parler des “vagues de populisme” qui traversent l’Europe, voire le monde entier, et qui le mettent en péril. Si le dictionnaire Le Robert définit le populisme comme “discours politique s’adressant aux classes populaires, fondé sur la critique du système et de ses représentants”, il y a urgence à décentrer le regard pour comprendre les causes du soutien populiste.

42%. C’est la proportion de citoyens des Etats-Unis qui se déclarent favorables à une élection de Donald Trump en novembre prochain, d’après l’institut de sondage Gallup. C’est déjà 1% de plus que son très probable adversaire, Joe Biden. D’aucuns prédisent un retour du magnat de l’immobilier au bureau ovale, ce qui signifierait un retour du populisme à la tête des Etats-Unis. La France n’est pas en reste : en mars, les sondages portaient la liste menée par Jordan Bardella aux élections européennes à 30% d’intentions de vote. C’est bien loin devant la liste de Valérie Hayer, candidate de Renaissance. “Le populisme, c’est le combat des petits contre les grands”, établit le sociologue Jean-François Bayart, “c’est les élites contre les perdants de la mondialisation”. Ce phénomène n’est pas nouveau : son précurseur en Europe serait Silvio Berlusconi, fondateur du parti populiste-conservateur Forza Italia qui a remporté les élections législatives italiennes en 1994. De Recep Tayyip Erdoğan en Turquie à Javier Milei en Argentine, en passant par Viktor Orbán en Hongrie, les dirigeants populistes surfent sur une belle vague, et elle ne semble pas prête de s’écrouler.

Pourquoi une telle déferlante ?

Misogynie assumée, langage familier voire vulgaire, déni climatique, repli sur soi, rejet de l’immigration... Tous ces termes semblent désigner des idées à repousser de toute urgence. Enfin, pour la plupart d’entre nous, étudiants à Paris-Dauphine, probablement l’université française la plus symbolique du fameux “système” élitiste néo-libéral dénoncé par les populistes. Parce qu’en réalité, ces discours et comportements sont perçus de manière plutôt favorable par une large partie de la population mondiale. Alors, avant de crier haro sur les électeurs du RN ou de Donald Trump, essayons plutôt de comprendre leur colère et leurs motivations. Dans son autobiographie intitulée *Hillbilly Elegy*, le sénateur pro-Trump J. D. Vance nous offre quelques explications en racontant son enfance. Originaire d’une

petite ville de l’Ohio victime de la désindustrialisation des années 80, il a pu observer le déclin de son environnement qui a entraîné son entourage dans la précarité, le décrochage scolaire et la drogue. Vance nous livre son point de vue : celui des classes populaires blanches paupérisées du centre des Etats-Unis, qui se sont senties abandonnées et méprisées par les classes dirigeantes, et notamment les démocrates. Qu’on adhère ou pas à ses vues politiques, son discours semble légitime : ces “perdants de la mondialisation” ressentent une colère sourde due à un abandon des dirigeants. Ce sont ces classes qui ont voté massivement pour Trump en 2016, en 2020 et sont prêtes à le refaire cette année.

Comment briser la vague ?

L’analyse de J. D. Vance aux Etats-Unis peut plus ou moins se décliner pour les autres populismes du monde : de larges parties de la population ne se reconnaissent pas dans les élites dirigeantes et se sentent incomprises. Pour l’historien Pierre Rosanvallon, la France traverse une “crise démocratique” qui s’est matérialisée avec le mouvement Gilets Jaunes, les manifestations contre la réforme des retraites, ou encore les nombreux 49.3 utilisés par le gouvernement. “Pour les citoyens, le défaut de démocratie signifie ne pas être écouté, voir des décisions prises sans consultation (...) un monde politique vivre en vase clos”, explique-t-il. Pour de nombreux experts, le système démocratique actuel est à bout de souffle : c’est lui qui porte les populismes aussi haut.

Alors, la prochaine fois que vous aurez envie de juger les électeurs du RN, de Trump ou d’Erdoğan, essayez de vous mettre à leur place pour comprendre ce qu’il faudrait remettre en question dans le système actuel. Diaboliser le populisme, c’est alimenter la vague. Le comprendre (sans le soutenir !), c’est le premier pas pour la briser.

MERIVAN ALTUN
LISS



Crédit : flickr

Vague de Chaleur / Paris

« Cuire, fuir ou agir ». C'est ainsi que les journaux dépeignent le choix face auquel se trouvent la ville de Paris et ses habitants en abordant la problématique du changement climatique. D'ici 2080, le nombre de jours "chauds" et "très chauds" avec des températures maximales au-dessus de 25°C et 30°C va presque doubler pour les uns, quadrupler pour les autres. Paris ne peut attendre.

Toutefois, agir s'avère être une tâche particulièrement compliquée, principalement à cause du phénomène d'îlot de chaleur urbain (ICU). La forte chaleur est maintenue la nuit à cause de l'environnement urbain, où les revêtements des rues et des immeubles emmagasinent la chaleur. Ainsi, Paris est 2,5°C plus chaude que les zones rurales alentour en moyenne, cette différence atteignant les 10°C en période de fortes chaleurs.

Ce phénomène affecte différemment les rues de la ville. Ainsi, les ruelles plus fermées profitent d'un ensoleillement moindre, mais la densité empêche les vents de créer un effet rafraîchissant la nuit venue. A l'inverse, les rues ouvertes comme l'avenue des Champs-Élysées, exposées à l'ensoleillement, accumulent beaucoup plus facilement la chaleur, mais l'évacuent mieux la nuit.

De nombreux autres éléments participent à la vulnérabilité de la ville aux vagues de chaleur. "Cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon." (Emile Zola) Loin d'être aussi rafraîchissants que la mer, les toits de Paris sont faits d'un métal, le zinc, qui conduit particulièrement bien la chaleur. Notons enfin l'inévitable augmentation de l'utilisation du climatiseur, bénéfique en intérieur, néfaste en extérieur, par son rejet d'air chaud. On estime ainsi que "un déploiement généralisé des systèmes d'air conditionné entraînerait une augmentation de la température de 3°C supplémentaires à l'échelle de Paris lors des vagues de chaleur."

Mais alors, quelle solutions? Depuis 2007, la ville de Paris fait des "Plans Climat", destinés à la lutte contre le changement climatique et à l'atténuation de ses conséquences sur la population. Sa version la plus récente, datant de décembre 2023, suit de près le rapport "Paris à 50 degrés", la première mission d'information et d'évaluation des actions de Paris sur le climat. Ce rapport de 260 pages étudie les risques, les mesures déjà prises (comme les "cours Oasis", des

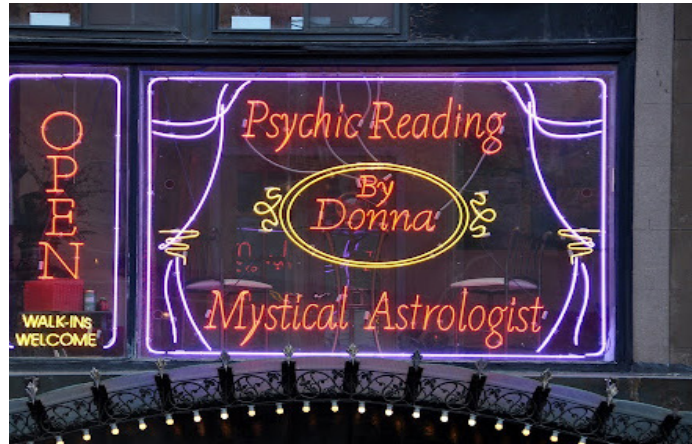
cours d'école avec des jardins pédagogiques, des espaces verts, des sols perméabilisés, etc.) et donne des préconisations. Parmi celles-ci, les plus "sévères" sont par exemple la création du "délit de nuisance thermique" ou l'isolation systématique des toitures lors de travaux de rénovation. Les préconisations principales s'orientent autour du revêtement urbanistique, de la végétalisation ou de l'optimisation de la ressource en eau, mais également d'actions sociales (gratuité des abris par exemple).

Dans son nouveau Plan Climat 2024-2030, le Conseil de Paris rappelle son objectif d'atteindre 10m² d'espaces verts par habitant en 2040, équivalent à l'ouverture d'environ 300 hectares, mais également la rénovation annuelle de 5000 logements sociaux par an, ou encore l'installation d'unités productrices d'énergie renouvelable dans les bâtiments municipaux. Mais malgré toute sa bonne volonté, le pari de Paris est risqué. Même si la ville réussit à renover tous ses logements sociaux, ceux-ci ne comptent que pour 24% des logements parisiens. Comme le dit Jacques Baudrier, adjoint à la Maire de Paris "Il est nécessaire de rénover entièrement l'ensemble du bâti parisien [...], 1,4 million de logements et 21 millions de mètres carrés de bureaux." Et le bâti privé lui, est à la traîne. En effet, les copropriétés nécessitent de faire voter les rénovations en AG de copropriétés; la ville prévoit d'augmenter les aides afin d'encourager les initiatives.

Paris a été étudiée comme la ville d'Europe où la population est la plus vulnérable face à la chaleur. Mais les partis ne s'accordent pas, et ces mesures sont encore vues comme de "l'écologie punitive". En attendant, Paris prépare dans l'immédiat les prochains JO, et on craint déjà l'annulation de certains programmes pour cause de canicule. "Fluctuat nec mergitur", mais pour combien de temps?

LEVA DIJKMANS
M2 MIB

Le vague de l'horoscope, ou l'effet Barnum



Crédit : Flickr

Phrases highlight : L'effet Barnum est [...] utilisé par les entreprises dans leurs offres et dans leurs campagnes marketing afin d'optimiser leurs taux de conversion. C'est notamment le cas de Spotify, Netflix et Amazon lorsque certains contenus ou produits sont affichés comme « recommandés pour vous ».

Pour vous remercier de votre fidélité, aïdè lecteur de La Plume, laissez-moi vous parler de vous. Vous avez besoin d'être aimé et admiré, et pourtant vous êtes critique avec vous-même. Vous avez un potentiel considérable que vous n'avez pas encore utilisé à votre avantage. À l'extérieur vous êtes discipliné et vous savez vous contrôler, mais à l'intérieur vous tendez à être préoccupé et pas très sûr de vous-même...

Vous vous êtes reconnu dans cette description ? Il s'agit précisément d'un exemple d'effet Barnum, aussi connu sous le nom d'effet Forer.

Effet Barnum : décryptage

Les trois phrases que vous venez de lire plus haut sont extraites du texte fourni en 1948 par le psychologue et professeur américain Bertram Forer à ses étudiants lors d'une expérience qui a mené à la conceptualisation de l'effet Barnum. Ceux-ci, devant noter de 0 à 5 la pertinence du résultat du faux test de personnalité qu'ils tenaient pour légitime. Les étudiants lui donnèrent une note moyenne de 4,26, un résultat somme toute très élevé !

Comme cette expérience l'illustre, l'effet Barnum désigne la propension des individus à considérer des descriptions généralistes et vagues comme s'appliquant spécifiquement à eux (plus qu'aux autres) du fait qu'elles leur soient présentées comme des descriptions personnalisées. Autrement dit, l'effet Barnum c'est le fait de se reconnaître dans un énoncé pouvant s'appliquer à tous. De plus, cet effet peut être amplifié par le biais de confirmation qui est le mécanisme selon lequel les individus accordent plus d'attention et d'importance aux idées qui confirment leurs opinions et préconceptions.

L'effet Barnum, repose sur quatre conditions : la croyance que le contenu est personnalisé, la présence d'affirmations assez vagues et positives pour la plupart, et une source considérée comme légitime. Maintenant, vous savez tout sur la mise en œuvre de cet effet et vous pourrez vous en protéger ou, pour les plus fourbes d'entre vous, l'utiliser en tant que technique de manipulation.

Applications de l'effet Barnum : entre horoscope et marketing

En tant que levier de manipulation permettant de faire croire aux gens ce que l'on souhaite et surtout de leur donner l'impression d'être compris afin de gagner leur confiance et leur sympathie, diverses utilisations de l'effet Barnum pullulent dans nos sociétés. L'une d'elles concerne l'astrologie, notamment les horoscopes et leurs phrases à la véracité douteuse réservées inlassablement. On retrouvera « depuis quelque temps, vous vous enlisez dans le confort facile de votre train-train quotidien », ou « si vous pensez avoir fait fausse route, osez changer de direction », ou encore « des projets professionnels commencent à poindre timidement ».

Cependant, l'effet Barnum est également utilisé dans un contexte moins mystique. C'est le cas des entreprises qui l'emploient dans leurs offres et dans leurs campagnes marketing afin d'optimiser leurs taux de conversion. Il est possible de citer Spotify, Netflix et Amazon lorsque certains contenus ou produits sont affichés comme « recommandés pour vous », donnant l'impression que le client est considéré individuellement alors que la sélection s'appuie sur des données et des tendances démographiques plus larges.

Sephora a également employé l'effet Barnum pour augmenter ses ventes lors d'une campagne marketing en 2019 destinée aux clients disposant d'une carte de fidélité aux États-Unis. Les visuels s'adressaient spécifiquement à ce segment-là, ce qui a fait ressentir aux clients être approchés personnellement. Il en a résulté une augmentation de 16% du nombre de transactions effectuées sur le site de Sephora (selon AB Tasty, le prestataire).

Enfin, l'effet Barnum illustre à quel point la perception de la légitimité et de la véracité d'une information importe autant si ce n'est plus que son fond, ainsi que la force du mécanisme psychologique du biais de confirmation qui fait se concentrer l'attention sur des éléments allant dans le sens de nos croyances. Cela dit, soyons optimistes autant que nous le pouvons et la vie nous montrera des raisons de l'être.

KIKA PETIT

M2 MAGISTÈRE DE SCIENCES DE GESTION



Crédit : flickr

Les mille et une couleurs de la nouvelle vague

Depuis son émergence dans les salles de cinéma parisiennes des années 1950, la Nouvelle Vague a transcendé les frontières du septième art pour influencer profondément d'autres domaines artistiques et culturels. On t'emmène aujourd'hui (re)découvrir son rayonnement continu, de la plume des écrivains à la musique, en passant par l'objectif des photographes.

Un mouvement pionnier d'idées et esthétiques uniques

Si la Nouvelle Vague t'évoque beaucoup de choses et surtout rien, pas de panique. Trêve de digression, la New Wave c'est quoi ? Tout d'abord au cinéma.

Les réalisateurs ont expérimenté sur tous les aspects, les acteurs, les décors, le montage, l'écriture. Le dénominateur commun ? Créer un sentiment de vérité. C'est en effet à la spontanéité et au réalisme que se raccroche la Nouvelle Vague. Pour cela, les artistes font appel à des acteurs non professionnels, tournent en extérieur dans des décors réels, coupent les scènes brusquement sans transition fluide et donnent de la profondeur à leurs personnages. L'anti-héros, ring a bell ? Aujourd'hui, les films de la Nouvelle Vague devenus cultes ne se comptent plus. François Truffaut, pour ne citer que lui, sort en 1959 *Les quatre cents coups*, long-métrage semi-autobiographique où l'auteur met sur pellicule ses sentiments, des plus nobles aux plus ordinaires : l'amitié, la détresse, la douleur de l'abandon. De l'humain, du vrai grâce à la plongée dans l'intériorité des protagonistes.

Agnès Varda, avant d'être la BFF de JR, s'est aussi imposée dans ce mouvement révolutionnaire. C'est par des personnages d'une apparente normalité que la réalisatrice partage avec le spectateur sa vision et ses engagements, de manière plus efficace qu'à travers des figures manichéennes/théâtrales auxquelles peu s'identifient. C'est le début des films en couleur et associées à des plans plus mobiles, ces créations qui se rapprochent du documentaire rompent avec les conventions narratives traditionnelles et séduisent grandement.

Une influence transversale dépassant les projecteurs

Bien au-delà de l'écran argentique, les artistes se sont réappropriés les techniques du mouvement pour capturer cette subjectivité et humanité dans leur œuvre.

Beaucoup de productions cinématographiques sont des adaptations d'œuvres littéraires mais les écrivains contemporains ont également souvent emprunté des éléments de la Nouvelle Vague. Dans

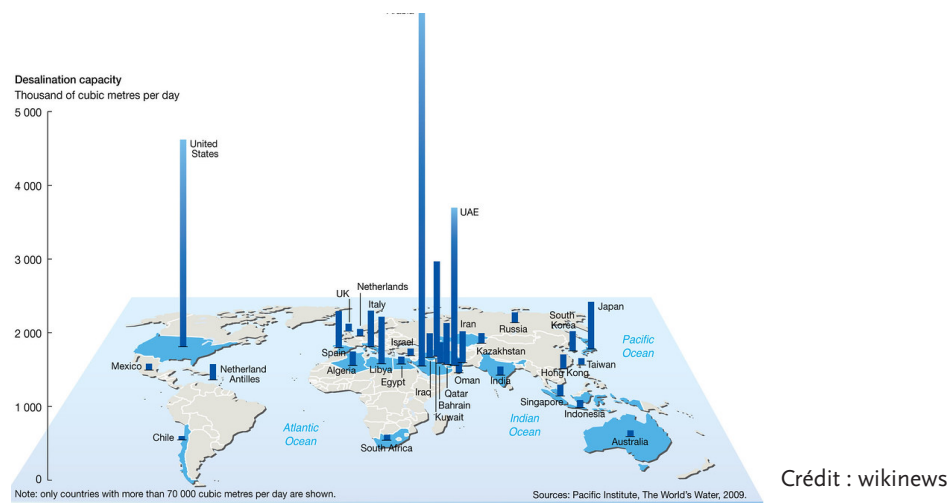
Moon Palace, que je vous conseille fortement, même si j'avoue qu'il a pris longtemps la poussière sur ma table de chevet, Paul Auster écrit sur l'histoire de Marco Stanley Fogg et sa quête d'identité dans le monde moderne. On y retrouve l'idée de rupture inhérente à la Nouvelle Vague, avec l'utilisation de personnages, événements, situations ordinaires pour illustrer une réflexion profonde sur soi-même et sur l'Amérique. Créer une résonance avec le lecteur en utilisant des éléments ordinaires, même esthétique documentaire et réaliste que les images emblématiques des films de Truffaut et Godard.

Mes goûts musicaux créant parfois la controverse, je parlerai de ce domaine d'un point de vue scientifique (absence de subjectif, serais-je en train de faire de l'anti Nouvelle Vague en écrivant sur le sujet ?) Pas besoin de chercher longtemps, le genre de la « new wave », apparu à la fin des années 1970, se caractérise par son côté expérimental. Côté instruments, de la guitare électrique, de la basse, et le fameux synthétiseur. Joy Division, Depeche Mode, Eurythmics s'essayent ainsi à de nouvelles sonorités. Si aujourd'hui, le synthé ou la boîte à rythmes ont un petit côté rétro, la popularité de la new wave reste grande et de nouveaux sous-genres en sont dérivés, comme l'électro.

Enfin, pas de cinéma sans image (il y a bien un César qui récompense cela). On peut prendre comme référence les œuvres de Raymond Cauchetier et de Georges Pierre qui relatent l'avènement de la Nouvelle Vague au cinéma. Les clichés de tournage capturés par les photographes de plateau répondent aux nouveaux codes érigés par le mouvement : moments fugaces et spontanés, tels que le fameux baiser entre Belmondo et Anna Karina sur le tournage de Godard. En embrassant ses idées novatrices et son esprit d'expérimentation, c'est le monde de l'art tout entier qui honore l'héritage du mouvement tout en perpétuant son influence.

“ Créer un sentiment de vérité [...], introduire spontanéité et réalisme ”

LÉNA STERN
MASTER CARF



Le dessalement c'est la mer à boire !

La production d'eau de mer dessalée a été multipliée par cinq en vingt ans, preuve de l'espoir placé dans les technologies de dessalement pour répondre aux épisodes de stress hydrique de plus en plus fréquents dans le monde. Pourtant, les répercussions environnementales de cette solution mettent en doute sa viabilité à long terme. La Plume a décidé d'y mettre son grain de sel.

Le livre Guinness a célébré début Mars l'établissement d'un nouveau record : L'entreprise Bahri – Leader du transport maritime en Arabie Saoudite – a construit la plus grande centrale flottante de dessalement, capable de produire 50 000 m³ d'eau douce par jour (soit 3 piscines de la taille d'un stade de foot !). La pétro-monarchie réaffirme ainsi sa stratégie d'investir massivement dans les infrastructures de dessalement de l'eau de mer, dont dépendent près de 70% de son approvisionnement en eau douce. Certes l'Arabie Saoudite est le premier pays désalinisateur dans le monde (cf. graphique), mais elle n'est pas la seule à se tourner vers cette technologie en plein essor. Pour preuve, l'Égypte a annoncé il y a à peine un mois la construction d'une nouvelle usine de dessalement le long du canal de Suez. Au total, on estime que le volume d'eau désalinisée dans le monde atteint les 110 millions de mètres cubes d'eau par jour et ce chiffre augmente de 6 % à 12 % par an. Le dessalement interpelle aussi le monde de la recherche, avec près de 4000 articles scientifiques publiés chaque année sur le sujet (les universités saoudiennes se classent sans surprise parmi les universités qui contribuent le plus)

La planète bleue voit rouge

Si le dessalement fait autant parler de lui c'est qu'il répond à des problématiques de pénuries d'eau pesantes. En effet, les ressources en eau potable dans les nappes souterraines et les grands lacs s'épuisent en raison du changement climatique mais aussi de la contamination des eaux par des substances chimiques. En parallèle, la demande mondiale en eau ne cesse de grimper sous des pressions liées à la croissance démographique, l'irrigation de l'agriculture intensive, la production industrielle et l'activité minière. Plus de la moitié de la population mondiale se retrouve ainsi en situation de pénurie au moins un mois par an. Par ailleurs, 44 pays présenteront un risque de stress hydrique élevé à l'horizon 2040, avec parmi eux l'Arabie Saoudite justement ! Dans ce contexte dystopique et quand on sait que les mers recouvrent près de 75% des surface de la planète, la

possibilité de produire de l'eau douce à partir de l'eau de mer apparaît comme un miracle.

La facture est salée

Malheureusement, ce processus est loin d'être anodin. Le dessalement se fait aujourd'hui presque exclusivement par osmose inverse, une technique qui consiste à filtrer le sel grâce à une membrane ne laissant passer que les molécules d'eau. Il faut donc des pompes qui appliquent une pression forte pour faire passer l'eau au travers de la membrane (plus l'eau est concentrée en sel plus la pression doit être forte). Ce processus extrêmement énergivore est le plus souvent alimenté par des sources d'énergie fossiles (Pour rappel, l'Arabie Saoudite, les Etats-Unis et les Emirats arabes Unis sont les plus grands producteurs d'eau désalinisée...et parmi les plus gros exportateurs d'hydrocarbures). Ainsi, le dessalement devrait générer près de 400 millions de tonnes de CO₂ en 2050. En outre, les dépôts sur membranes doivent être régulièrement nettoyés avec des produits chimiques. L'osmose inverse déverse donc dans les mers une eau chaude, concentrée en sel et en produits de traitement souvent polluants, détruisant la biodiversité marine.

Au vu de ses répercussions environnementales, le dessalement de l'eau de mer est en fait une solution pansement plutôt qu'un remède aux pénuries d'eau. Pourtant, l'Arabie Saoudite et les Emirats arabes unis ont déjà investi à eux deux \$24,9 milliards dans la production d'eau dessalée. Autrement dit, des sommes qui pourraient être dirigées vers le développement de remèdes aux pénuries d'eau (agriculture raisonnée, dépollution des cours d'eau) sont aujourd'hui mises au service de consommations de l'eau injustes (parcs aquatiques construits au milieu de déserts pour les classes les plus aisées).

PAULINE GABLE
L3 LISS

Vagues dévastatrices de la fast fashion



Crédit : wikimedia

Autour des années 1990 la fast fashion fait son apparition dans les villes de mode telles que Londres ou New York. Ce modèle a encouragé et développé une consommation effrénée. De par ses caractéristiques, il est difficilement arrêtable et génère des vagues de problèmes sociaux, environnementaux et économiques. Plongeons dans cette mer houleuse.

Origine de cet tempête

A l'origine, la fast fashion se développe avec l'apparition de grandes marques telles que Zara ou H&M qui sont devenues des empires depuis les années 2000. Leur proposition : des vêtements bon marché que l'on retrouve dans le monde entier, en grande quantité. De cette manière les porte-monnaies parviennent à suivre les tendances. De fait, on compte jusqu'à 36 collections par an pour une marque de fast-fashion, à l'opposé de marques dites classiques qui ont une moyenne de 4 collections par an.

Avec l'avènement de la mondialisation, ce modèle n'a cessé de croître. Et il est réglé comme du papier à musique. Les coûts de transport sont réduits et ont permis aux entreprises de délocaliser la production dans des pays avec une main-d'œuvre peu coûteuse. Le rythme de production est soutenu, avec des journées de travail à 18 heures. Les marques ont de cette manière l'occasion de suivre et reproduire les tendances de défilés et réseaux sociaux le plus rapidement possible. A la sortie d'un produit, il suffit parfois d'un jour pour voir sa version low-cost sur les sites internet et moins de 5 jours pour le ranger dans son armoire. Cette rapidité se fait au détriment de la qualité puisque l'utilisation de matières premières de faible qualité et de finitions peu solides est monnaie courante. Pour finir, les enseignes investissent massivement dans les publicités car sans sur-consommation, comment vendre la sur-production.

Vagues de conséquences

Depuis des années, cette recette envahit le marché. Malheureusement ce système n'est pas sans conséquences. La fast-fashion connaît aussi une célébrité controversée. Nous ne sommes pas sans savoir que les marques de fast-fashion sont de grandes polluées. Quand les matières premières ne sont pas synthétiques, dérivées de la pétrochimie, on trouve du coton non-biologique. Lui qui consomme d'immenses quantités d'eau, et subit dans les zones peu réglementées des traitements chimiques importants afin d'augmenter le rendement. Le transport d'un bout à l'autre de la planète fait aussi grimper la facture d'émissions carbone.

L'impact de cette industrie n'est pas seulement environnemental mais aussi social. Il y a derrière nos vêtements des femmes, des hommes et des enfants qui travaillent dans des pays où le droit du travail est on ne peut plus léger. Les salaires sont faibles et revus à la baisse pour du travail sans contrat, dans des bâtiments insalubres. Résultat, les populations dans le besoin n'ont d'autre choix que de travailler dans ces ateliers où des bâtiments s'effondrent du fait de la méconnaissance des normes de sécurité et se retrouvent confrontés à des épidémies qui se propagent vite.

Raz-de-marée de la consommation

Au-delà du besoin de réglementation pour protéger et changer le modèle de ces industries un fléau contemporain réside : la sur-consommation. Aujourd'hui la course est au dernier vêtement et à la dernière "trend". La spirale "j'achète, je porte, je jette" reste prédominante malgré des consciences qui s'éveillent et le développement des marchés de seconde main.

Or, cette sur-consommation pénalise les cycles classiques de mode. Nos échelles de prix ont été réduites puisque nous avons des offres à des prix dérisoires sur le marché. De plus, les marques souffrent de l'espionnage industriel et des copies de leurs produits. Malgré un intérêt grandissant pour les enseignes transparentes et davantage éthiques, l'appel de la sur-consommation est parfois plus fort.

Nos espoirs : un changement de mode ; et si ce qui était tendance c'était la seconde main et la production responsable ? Nous pouvons aussi souhaiter que l'innovation permette aux marques de fast-fashion de modifier leur méthodes pour se diriger vers des pratiques plus responsables et respectueuses de l'homme et de l'environnement.

ANAÉ DUCHEMIN
L1 FRANCFORT

“ on compte jusqu'à 36 collections par an pour une marque de fast-fashion ”

La vague toxique de la « hustle culture »



Crédit : Kaoru Miki

« Marche ou crève. » La devise de mon lycée du 16ème m'avait peut-être prédestinée à tomber dans le culte toxique de la productivité et de l'optimisation, encore appelé « hustle culture ». Nombreux sont sûrement les étudiants dans une situation similaire, à écouter des podcasts éducatifs ou à suivre des MOOCs du MIT au lieu de voir leurs amis, faire du sport, ou simplement se reposer. La Plume vous propose de décrypter cette mentalité aliénante.

Productivité toxique : de quoi parle-t-on ?

Peut-être vous réveillez-vous à cinq heures du matin, enfiler vos chaussures de sport pour courir une trentaine de minutes avant de lire votre quatrième livre du mois en sirotant un smoothie au chou Kale et d'aller en cours en écoutant un podcast Bloomberg. Peut-être restez-vous à la BU jusqu'à 22 heures alors que le semestre vient de commencer. Si vous vous reconnaissez dans ces différents exemples plus ou moins extrêmes, il se peut que vous soyez en proie à la hustle culture.

Par hustle culture, ou productivité toxique, est visé le besoin irrésistible chez un individu de se sentir productif en tout temps et à tout prix, besoin qui risque d'avoir des conséquences négatives sur sa santé physique et mentale. D'autre part, la hustle culture promeut l'idée selon laquelle il y a toujours plus d'argent à gagner, un meilleur poste ou une promotion à assurer, enfin, des sommets plus hauts à atteindre. La métaphore suivante illustre l'esprit de la productivité toxique : le succès arrive lorsqu'on le désire autant que de l'oxygène quand on se noie.

Productivité toxique : de la Silicon Valley à YouTube

La hustle culture est apparue dans les années 2000, relayée par les géants de la Silicon Valley tels que Google et Amazon, connus pour leur culture du travail intense. En effet, de nombreuses entreprises de la Silicon Valley se sont développées grâce aux fonds de venture-capital, des acteurs exigeant un travail acharné des quêtes pour être convaincus (selon Nick Srnicek, professeur d'économie digitale au King's College London).

Il s'en est suivi une vague de contenus promouvant une hyperproductivité et donnant des astuces pour transformer sa vie et connaître le succès. En passant par des livres tels que Deep work de Cal Newport (2016) ou Side hustle : comment transformer votre temps libre en 1000\$ par mois ou plus de Nick Loper (2019), par des chaînes YouTube comme celle d'Ali Abdaal et Lavendaire et par

des podcasts comme The Tim Ferris Show ou The Diary of a CEO, le nombre de contenus ayant attiré à la productivité a explosé au cours des deux dernières décennies.

L'intention derrière ceux-ci est loin d'entraîner leurs consommateurs vers un mode de vie où la productivité et l'optimisation règnent de manière malsaine. Au contraire, Ali Abdaal, un youtubeur connu pour ses vidéos de conseils pour gagner en efficacité, considère le gain en productivité comme un moyen de passer plus de temps sur des activités qui nous rendent heureux. Cependant, le fait de voir ce que d'autres font ou prétendent faire et de pouvoir se comparer à eux entraîne chez certains individus le sentiment d'être en retard et de devoir être plus productif. Ils consomment ensuite plus de contenus du même genre et s'ensuit un cercle vicieux.

Sortir de la roue du hamster

Plusieurs facteurs favorisent le développement d'une mentalité toxique autour de la productivité chez les individus, dont le perfectionnisme, le syndrome de l'imposteur et des difficultés financières. Par ailleurs, les personnes qui attachent leur valeur en tant qu'individus à leur succès académique ou professionnel présentent plus de risques de tomber dans ce schéma.

Cependant, depuis la crise de la Covid-19 et l'essor du télétravail, un changement de paradigme s'opère : les gens veulent reprendre la main sur leur temps et avoir une vie épanouie en dehors du travail, quitte à accepter un salaire moindre afin de gagner en qualité de vie. Est également apparu le concept de « soft life » dans la pop culture, un style de vie qui prône le confort et la relaxation avec le moins de stress possible.

“ Par hustle culture, ou productivité toxique, est visé le besoin irrésistible chez un individu de se sentir productif en tout temps et à tout prix ”

KIKA PETIT

M2 MAGISTÈRE DE SCIENCES DE GESTION

Comment la vague #MeTooGarçons permet-elle de briser l'omerta des violences sexuelles faites aux hommes ?



Crédit : Médiapart

À la veille de la cérémonie des Césars, alors que le monde du cinéma se retrouvait déjà secoué par les révélations de Judith Godrèche, l'acteur Aurélien Wiik publie sur Instagram #MeTooGarçons, un premier pas courageux vers une libération de la parole masculine.

On estime qu'en France 8 à 20% des victimes d'agressions sexuelles sont des hommes. Cependant, ces chiffres sont soumis à des biais en raison de la stigmatisation sociale entourant la victimisation masculine. Depuis 2017, la lutte contre les violences sexuelles faites aux femmes s'est accélérée grâce à l'apparition des mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc. Mais qu'en est-il des agressions subies par les hommes ?

Des victimes difficiles à recenser...

Il existe à ce jour très peu d'études dédiées aux agressions sexuelles subies par les hommes en France. Pour trouver des chiffres récents, il faut fouiller Internet de fond en comble pour finalement arriver à une enquête menée par l'Ined rapportant qu'au cours de leur vie, environ 4% des hommes subissent des

violences sexuelles, contre 15% de femmes. Mais ce chiffre reflète-t-il vraiment la réalité alors même qu'il existe toujours une omerta autour des violences sexuelles faites aux hommes ?

L'enquête précise par ailleurs que les deux tiers des violences sexuelles déclarées par les hommes s'étaient produites ou avaient débuté avant l'âge de 18 ans. Cependant, contrairement aux hommes hétérosexuels, les hommes homosexuels subissent des violences au-delà de l'adolescence.

...poussées au silence par des stéréotypes de genre

S'il est difficile de libérer la parole, c'est avant tout car il existe toujours une violente stigmatisation des victimes masculines. Des préjugés sexistes et homophobes que l'on retrouve en masse sur les réseaux sociaux, la plupart du temps relayés par d'autres hommes. Les stéréotypes associés à la masculinité ont la vie longue et découragent la prise de parole des victimes, qui se retrouvent alors « enfermées dans leur histoire », comme l'explique Violaine de Filippis, avocate et porte-parole d'Osez le Féminisme !. Pourtant, comme l'affirme Aurélien Wiik, « la douleur est plus dure que la honte ».

“ Les stéréotypes associés à la masculinité ont la vie longue et découragent la prise de parole des victimes qui se retrouvent alors « enfermées dans leur histoire » ”

les agressions sexuelles qu'elle avait subies durant son adolescence de la part du réalisateur Jacques Doillon. En 2017, c'était également grâce à l'affaire Weinstein que le monde du cinéma avait permis une libération progressive de la parole des victimes notamment avec l'utilisation massive du hashtag #MeToo.

Mais le 22 février 2024, pour la première fois dans l'industrie du cinéma français, c'est un acteur et non une actrice qui prend la parole sur Instagram pour dénoncer les agressions qu'il a subies de ses 11 à ses 15 ans par son agent et d'autres membres de son entourage. Cet acteur, c'est Aurélien Wiik. Aujourd'hui âgé de 43 ans, il explique qu'il s'est « exprimé sur les réseaux pour encourager les autres à signaler leurs histoires ». Et cela fonctionne.

Depuis son post, les témoignages #MeTooGarçons ne cessent de pleuvoir, notamment de la part d'autres personnalités médiatiques, dont Mathieu Kassovitz, qui affirmait au micro de RMC avoir également été agressé sexuellement par des « personnes bien connues qui travaillent toujours dans l'industrie du cinéma ».

Petit à petit, ce phénomène de libération de la parole masculine s'étend au-delà du monde du cinéma, prouvant à nouveau que ce dernier possède une influence incontestable sur notre société. Sur X (anciennement Twitter), de nombreux comptes, anonymes ou non, livrent leurs témoignages et démontrent la disparité de ces agressions : certaines ont lieu durant l'enfance, d'autres à l'âge adulte, dans un cadre familial ou non, dans une relation hétérosexuelle ou homosexuelle, certaines relèvent d'une violence physique et d'autres d'une violence psychique...

Depuis le lancement du hashtag, de nombreuses personnalités politiques ont réagi pour témoigner leur soutien aux victimes. Les médias ont également permis à ces victimes de venir s'exprimer sur leur plateau pour accélérer le processus de libération de la parole.

L'acteur Aurélien Wiik ouvre la parole en lançant #MeTooGarçons

À quelques jours des Césars, l'actrice Judith Godrèche révélait

SHIREL MARAVINTE
L3 LISS



Crédit : Wikimedia

Le raz-de-marée culturel japonais porté par « la Vague » d'Hokusai

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous connaissez cette image. Vous avez forcément vu au moins une fois cette vague iconique, que certains experts comparent à la Joconde tant elle a déferlé en cascade sur le monde. Que cela soit dans les publicités, sur les vêtements ou encore dans la « pop culture », cette estampe a tout inondé. Mais qu'est ce qui a fait son succès ? La Plume vous propose de plonger dans l'histoire de cette vaguesette devenue un tsunami culturel.

Un peu d'histoire

La « vague », ou la « grande vague », d'Hokusai est une estampe traditionnelle japonaise originellement « peinte » entre 1830 et 1831 durant l'ère d'Edo. Elle fait partie d'une série d'estampe qui s'intitule Trente-six vues du mont Fuji, dans laquelle Hokusai peignait le volcan éponyme sous plusieurs angles, dans la continuité du mouvement appelé Ukiyo-E. Certains éléments historiques peuvent être ici précisés. D'abord, la traduction littérale de cette production artistique serait plutôt « Au revers d'une/des vague/s dans la baie de Kanagawa ». Ce sont les anglais qui ont très tôt simplifié le nom par « Great Wave ». Ensuite, il n'est pas réellement possible de parler uniquement de « peinture », la vague étant une estampe. Sans rentrer dans les détails, les estampes fonctionnent davantage sur un modèle de gravure et non pas de dessin. Cette technique peut être rapprochée de l'imprimerie et se fait par tirage. Cette vague a donc connu dans les années 1830 des centaines de tirage, toutes destinées aux marchands japonais de l'époque. Cette estampe n'avait alors que très peu de valeur et beaucoup des tirages ont été jetés. Toutefois, selon Emmanuel Lozerand, il existe encore deux cents exemplaires des tirages originaux aujourd'hui.

Une exportation folklorique

Mais alors comment une estampe presque insignifiante dans son pays d'origine a pu s'évaporer dans le monde entier ? D'autant plus que les passionnés d'histoire japonaise auront remarqué que le contexte politique de la vague d'Hokusai ne justifiait pas une telle diffusion. L'ère d'Edo est en effet connue pour la très grande fermeture du Japon au monde extérieur. Ce pays était à l'époque particulièrement cloisonné et éloigné des puissances occidentales, refusant presque intégralement les échanges économiques et culturels. La fermeture structurelle du Japon aurait pu expliquer que cette estampe ne soit jamais parvenue au reste du monde, mais c'est justement cette unicité qui a fait son succès.

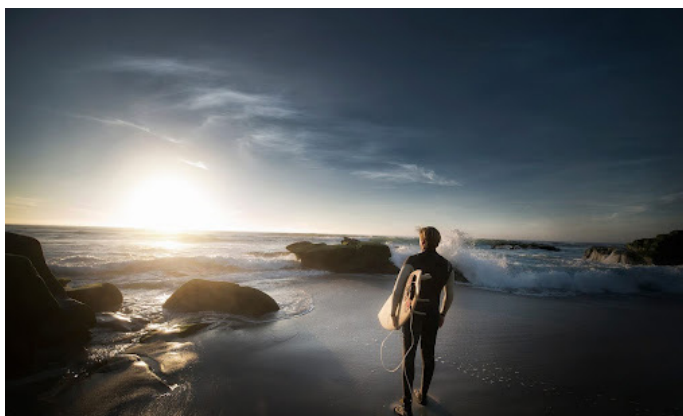
Du fait de sa fermeture aux autres pays, le Japon déployait à l'époque un modèle culturel totalement unique avec ses propres codes exclusifs. Cette exception culturelle trouvable nulle part ailleurs va alors conquérir les cœurs des européens. En effet, à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, le Japon commence à s'ouvrir au reste du monde. Lors de l'exposition universelle de 1867 par exemple, le Japon est représenté. Les européens sont confrontés pour la première fois de manière importante à la culture et aux produits japonais. C'est tout un monde nouveau et unique qui est découvert pour les bourgeois occidentaux. Ainsi, il se développe un engouement pour cette culture « folklorique ». A la suite de cette exposition, la vogue des estampes est lancée et plus largement le phénomène du japonisme. La vague d'Hokusai s'inscrit parfaitement dans ce courant et représente l'envie de dépaysement des européens. On retrouve cette vague dans de nombreuses productions artistiques, directement et indirectement dès la fin du XIXe siècle. C'est le cas chez Claude Debussy qui met un fragment de la vague en frontispice de sa partition de la mer en 1905 par exemple.

Un symbole d'un attachement à la culture japonaise

Aujourd'hui, le japonisme existe encore et a pris une nouvelle forme. La stratégie de soft power du gouvernement japonais qui a consisté à exporter des produits nationaux à travers le monde a particulièrement bien fonctionné en France. La vague d'Hokusai représente ainsi l'attachement occidental à la culture japonaise. Comme une vague qui revient éternellement s'élançant sur le rivage, les flux de la culture japonaise ne cesseront probablement jamais d'abreuver nos sociétés, pour le plus grand bonheur des assoiffés des productions artistiques du pays du Soleil Levant.

ALEXANDRE DA
L3 DGP

La vague du surf déferle aux Jeux de Paris



Crédit : Pexel

Légende : Le surf a navigué pendant près d'un siècle pour atteindre les JO

Des vagues aux JO : il y en aura. Et c'est évidemment la compétition de surf qui ne manquera pas d'en créer. La discipline renouvellera sa présence pour une deuxième fois dans l'événement sportif le plus important de la planète, lors des JO de Paris cet été. Après son apparition en tant que sport additionnel lors des Jeux de Tokyo en 2020, la discipline fera son entrée au Panthéon des sports officiels des Jeux olympiques lors de l'édition de Los Angeles en 2028.

De la naissance tumultueuse de l'idée en 1920 à l'émergence de champions

Pourtant, l'idée d'une épreuve de surf aux JO ne date pas d'hier. En réalité, c'est en 1920 que les premiers surfeurs militent pour l'apparition du surf dans l'événement roi du sport international. Duke Kahanamoku, considéré comme le fondateur de la discipline, en est le premier acteur. La petite planche mettra finalement 100 ans pour voir le bout de la vague.

À Paris, 48 surfeurs et surfeuses surferont sur la vague du 27 au 30 juillet depuis la Polynésie française, à Tahiti. Et se sera sur la légendaire vague de Teahupoo, l'une des plus aimées... mais aussi des plus redoutées au monde. Une épreuve qui risque d'être sensationnelle, tant le site est inscrit dans le mythe du surf. Le surfeur Brésilien Neco Padaratz a d'ailleurs failli s'y noyer en 2000 :

« J'ai pris une vague sur la tête qui m'a entraîné dans les crevasses entre les coraux et je m'y suis coincé les jambes. Je voyais la lumière de la surface, mais je ne pouvais pas sortir. C'est incontestablement l'une des vagues les plus impressionnantes qui puissent exister ».

Un voyage entre passion... et polémique

Néanmoins, l'organisation n'est pas aussi simple qu'on aurait pu le penser. Au cœur de la polémique : la tour des juges, dont les travaux ont débuté il y a quelques jours. Une pétition a été signée par près de 250 000 personnes afin de dénoncer l'atteinte de la tour aux récifs coralliens. En décembre dernier, une vidéo montrant une barge en train de briser accidentellement du corail avait amplifié la colère des opposants.

Confirmée par Tony Estanguet, l'épreuve sera maintenue, et les Français seront attendus au détour. En tout, quatre Français sont qualifiés pour l'épreuve avec à la clé de belles chances de médaille. À leur tête, le champion du monde 2021, Joan Duru, fraîchement qualifié après sa belle performance à Porto Rico. Accompagné de Kauli Vaast, et de Johanne Defay et Vahine Fierro chez les femmes, les Bleu(e)s ont de belles chances de performer pour tenter de vaincre

l'ogre brésilien en allant décrocher l'or. Il s'agira notamment d'aller battre de sérieux concurrents tels que les médaillées d'or de Tokyo : le brésilien Ítalo Ferreira chez les hommes et l'Américaine Carissa Moore chez les femmes.

Mais comment ça marche finalement ?

Les compétitions de surf, bien au-delà d'une simple chevauchée de vagues, sont régies par des règles précises qui ajoutent une dimension stratégique au spectacle. Dans ce monde où l'océan devient une arène, les surfeurs s'affrontent en "heats" (series), cherchant à se qualifier pour le prochain "round" (manche). Les scores, cruciaux dès le départ, déterminent l'accès direct au round suivant pour le meilleur surfeur du premier heat, tandis que les autres se retrouvent dans les repêchages.

Chaque heat, minuté entre 15 et 20 minutes, offre aux surfeurs une fenêtre pour capturer les meilleures vagues. Mais comment note-t-on une prestation ? L'évaluation des vagues va au-delà de la simple notation de 1 à 10 par les juges. "FLOW", "LINKING", "STYLE", "ENGAGEMENT" et "CREATIVITY" sont les critères scrutés.

Concrètement, le but est donc de ne faire qu'un avec la vague et de transformer la performance en œuvre d'art. L'inclusion du surf aux Jeux olympiques a sans nul doute son impact social et culturel sur les mœurs du sport. La discipline, associée à un mode de vie décontracté et à une connexion profonde avec la nature, gagne en visibilité à l'échelle mondiale.

Finalement, à la clé de l'émergence de ce sport purement populaire : ce sera une nouvelle génération qui pourra s'inspirer des valeurs « good vibes » mises en avant par les surfeurs, et susciter un intérêt accru non seulement pour la discipline, mais également pour les régions d'outre-mer et la protection de leurs océans et paysages paradisiaques.

THIBAUD COLIN

PAUSE JEU AVEC LA PLUME

CHERCHEUR D'OR SIROP	SUR LA CROIX CHAUDES DANS LES MERS DU SUD	ÉLU MUNICIPAL VILLE DES JO DE 1996	DONNE LES NOIX DE CAJOU CHAMOIS	ADVERBE
ADEPTE VIN DE BORDEAUX				COUP DE CHAUD
9 À ROME TROISIÈME PERSONNE		VENTILAS HAUT- FOURNEAU		
	PÉRIODE PATRIMOINE GÉNÉTIQUE		ÉPAIS SURPRENDRE	
À BASE DE LAIT MÉDECINE DES PETITS			PARTICULE FIN DE LA PIÈCE	
TITRE CONJON- CTION		PALMIPÈDE		CROCHET
	RESTITUER EXPERT			
RÉSUMAIS	RAPPORT EN MATHS NEUVIÈME ART	NÉGATION GIGATONNE	2 À ROME	
NOTE		COCHONNE		

2					9			
	9		5				6	
8	1	5		7		9		
1				6	7		9	
9			4	5				2
	3							8
	5					8	2	
4							1	6
3			2					7